MEDIATHEQUE
MEDIATHEK
valais st-maurice wallis

A la rencontre de Blaise Hofmann

Né en 1978 à Morges, Blaise Hofmann grandit à Villars-sous-Yens, dans le domaine arboricole et viticole qu'exploitent ses parents. Licence de français, histoire et psychologie à l'Université de Lausanne en poche, il exerce différents métiers, comme aide-infirmier en soins palliatifs, animateur pour les sans-papiers, berger et enseignant. Il collabore également avec divers médias comme pigiste *(l'Hebdo)* et chroniqueur *(24 Heures, Le Nouvelliste, Terre & Nature).*
Depuis 2018, il cultive la vigne et produit son propre vin.

Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages qui se partagent entre

- **récits de voyages** : *Billet aller simple*, 2006, distingué par le prix Georges Nicole, *Notre mer*, 2009, *Marquises*, 2014, *Deux petites maîtresses zen*, 2021 ;

- **récits autobiographiques** : *Estive,* 2007, Prix Nicolas-Bouvier au Festival des Etonnants Voyageurs de Saint-Malo ;

- **récits biographiques** : *Capucine*, 2015, *Le peintre célèbre du village voisin*, 2026 ;

- **poésie** : *Les Poèmes de la Fête des Vignerons*, 2019, *Courir après la pluie*, avec la photographe Magali Koenig, 2022 ;

- **romans** : *L'Assoiffée*, 2009, *NOW I WON*, 2025 ;

- **nouvelle** *-Destin clan destin*, 2005 ;

- **récits-essais** : *Monde animal*, 2016, *La Fête*, 2019, *Faire paysan*, 2023, Prix Écrire la Nature 2024, *Artisanes*, avec le photographe Vincent Guignet, 2024.

Il est l'un des deux librettistes de la Fête des Vignerons en 2019 et écrit aussi pour le **théâtre** et la **littérature jeunesse :**

- *Les Mystères de l'eau*, illustré par Rémi Farnos, 2018, *Jour de Fête*, illustré par Fanny Dreyer, 2019, *Les Mystères du Léman*, illustré par Adrienne Barman, 2024, *Une vie pour les autres,* illustré par Elmax, 2026- ; il

Distinctions obtenues : *2009, Bourse Leenards ; 2023, Prix de la Fondation vaudoise pour la culture*

Une vie pour les autres, 2026

Bande dessinée illustrée par Elmax qui aborde la question fondamentale : « Que signifie réellement consacrer sa vie aux autres ? »

Sophie, une jeune étudiante suisse rêve de s'engager dans l'humanitaire. Animée par le désir de se rendre utile, elle imagine pouvoir contribuer à améliorer le monde en intervenant auprès des populations en difficulté.
Au fil de ses rencontres, elle découvre les conséquences des conflits armés, les difficultés de l'exil, la situation des réfugiés ainsi que le rôle des organisations internationales et comprend aussi la

complexité de l'engagement humanitaire ; derrière les intentions généreuses se trouvent des réalités politiques, sociales et humaines difficiles, qui nécessitent des connaissances, une préparation et une véritable compréhension des situations rencontrées.
Au cœur de l'ouvrage et du cheminement de Sophie, le parcours de **Sergio Vieira de Mello,** diplomate et haut responsable des Nations Unies, qui a consacré sa vie à la défense des droits humains et à la résolution des conflits, notamment au Cambodge, au Rwanda et au Kosovo.

« J'ai serré la main à de nombreux criminels de guerre parce que si vous voulez des résultats, vous devez négocier avec le diable. Si vous voulez voir des réfugiés cambodgiens rentrer chez eux librement, vous devez faire face au beau-frère de Pol Pot. »

Le peintre célèbre du village voisin, 2026

Portrait et hommage à Pietro Sarto, peintre et graveur suisse né en 1930 à Chiasso.
Véritable enquête littéraire qui mêle souvenirs personnels, recherches dans les archives et témoignages de proches.

L'attachement de Blaise Hofmann à Sarto remonte à son enfance dans la région lémanique, où les œuvres du peintre étaient omniprésentes.
« Depuis l'enfance, j'entends ce nom, Sarto, un patronyme venu d'ailleurs (on n'est rarement prophète en son pays), un nom qui ne laisse pas indifférent. Il est celui d'un artiste populaire (le mot n'est pas péjoratif) : mieux que les natifs, il a su saisir l'esprit de cette région, et c'est une des raisons pour lesquelles je lui dédie ce livre. »

Ses œuvres, principalement des paysages de Suisse romande et du Léman ainsi que des natures mortes, témoignent d'un important travail sur la perspective, la lumière et le mouvement. Sa conception repose sur une idée essentielle : *« On n'est pas devant un paysage, on est dedans ».*

Le parcours de l'artiste est marqué par son séjour à Paris, où il apprend la peinture et la gravure. Il se forme notamment auprès du graveur Albert Flocon et découvre les exigences techniques de la taille-douce. De retour en Suisse, il fonde avec plusieurs collaborateurs un atelier de gravure à Saint-Prex, qui acquiert une renommée internationale.

Il restera attaché à une conception traditionnelle de la peinture, en opposition avec certaines évolutions de l'art contemporain : *« Ceux qui tiennent encore à faire du dessin et de la peinture sont des résistants ».*

« Et si l'audace de Sarto résidait justement dans le fait d'oser faire et refaire, comme un artisan ? D'aller à l'encontre d'un monde de l'art qui mise tout sur l'inédit, le jamais vu et l'éphémère ?

« Il a vécu de son art, sans jamais afficher des prix indécents, sans faire de spéculation ».

L'ouvrage interroge le sens même de la création artistique et termine sur une question essentielle : « À quoi sert un artiste ? »

Faire paysan, 2023

Enquête sur les difficultés du monde agricole suisse en pleine mutation, et réflexion de l'auteur, issu d'une famille paysanne, mais qui, devenant écrivain, a pris un moment ses distances.

Ainsi *« À jamais entre deux mondes »,* Blaise Hofmann cherche à rétablir le dialogue entre ville et campagnes.
Il rencontre des paysans, des militants et des personnalités engagées, et explore les grandes transformations de l'agriculture suisse : disparition des exploitations, évolution des politiques agricoles, développement des paiements directs, débats autour du bio et retour du loup. Il aborde également des réalités plus douloureuses, comme la précarité, l'isolement et les suicides dans le monde agricole.

« Je souhaite simplement transcrire un maximum de points de vue, ouvrir le débat, apporter de la nuance et partager des informations ».

« Lorsqu'il descend de son tracteur, lorsqu'il fait une pause au pied d'un arbre, lorsqu'il s'assoit, le paysan ne jouit pas du grand silence de la campagne, tout vivre autour de lui, la nature lui dicte ce qu'il y aura à faire ces prochains temps, s'il faut arroser, s'il faut protéger, s'il faut se dépêcher, s'il faut laisser faire. Il se penche, attrape une motte de terre, l'effrite : le sol est fertile, ni trop sec, ni trop humide.

Chaque printemps le bouleverse, chaque automne le soulage, chaque saison a son odeur, il ne trouve pas les mots mais ressent en lui une joie profonde, comme quand il arrive avec une belle marchandise au dépôt, quand les vaches sont saines, dodues et qu'elles ruminent au milieu d'un pâturage encore bien fourni, quand on n'entend plus les cloches… »

« En les côtoyant depuis tout petit, je sais que, même sous les plus grossières apparences, subsistent un « savoir-être paysan » (ne riez pas), quelques miettes de ce trésor qui est passé de main en main ces 10 000 dernières années, quelque chose d'infiniment précieux, indicible, qu'on appellera ici, par commodité : le goût de la terre. »

Deux petites maîtresses zen, 2021

Récit d'un voyage de sept mois, en Asie, en famille.

Les deux petites maîtresses zen, sont Eve, trois ans, et Alice, deux ans. 40 000 kilomètres, à travers le Japon, le Cambodge, le Laos, la Birmanie, la Thaïlande, le Sri Lanka et l'Inde constitue certes un récit d'aventure, mais qui est pleinement habité par les deux petites filles.

« Bonheur intérieur brut, ce sont des mots qui me reviennent souvent en tête en les regardant interagir avec le monde.
J'écoute leur rythme -les pauses, les détours, les répétitions- je guéris lentement de mon hyperactivité, de mes urgences, de ma dispersion. On est à Kyoto depuis deux semaines et je sens enfin poindre le désoeuvrement, on a tout visité ce qu'il était conseillé de visiter, une vingtaines de temples, on a voyagé en train, en métro, en bus, en taxi, à vélo, de plus en plus souvent à pied, de plus en plus lentement, des promenades sans objectifs précis de deux kilomètres au maximum, en souriant aux inconnus, en marchant en équilibre sur des pierres, en se courbant régulièrement pour ramasser un truc inutile, observer des insectes, voir le monde à quelques centimètres du sol.
Avec elles, le voyage perd son côté sérieux, austère, c'est un jeu de rôle. »

« Je le comprends grâce à elles : la lenteur est une révolte contre tout ce qui est actuel, technologique, tout ce qui a du pouvoir, tout ce qui sera bientôt foutu. L'enfance est un sabotage des chaînes de

production, c'est Charlie Chaplin qui enraie les engrenages des Temps modernes*, c'est Robinson Crusoé qui brise sa clepsydre. »*

« *En le feuilletant, cet album me donne l'impression d'une collection de papillons épinglés, d'une galerie de portraits poussiéreux, c'est l'exact contraire du* carpe diem *des filles. Ces clichés ont tous été enregistrés dans l'espace de stockage de mon* smartphone *: une suite de 0 et de 1, la langue des robots, des souvenirs froids, sans nuances, sans bruits, sans odeurs. Jamais nos yeux n'auront vu ce qu'a capturé l'objectif de mon iPhone 4….*
Il ne leur restera que des cadrages sans pollutions visuelles, des vignettes trop lisses, une fable, une mythologie de famille, un puzzle dont il manque la majorité des pièces, certifié sans gros chagrins, sans temps creux, sans visages éteints, des mises en scène à notre avantage, avec beaucoup trop de poses en fin de journée, quand la lumière est belle, devant un énième temple. »

« Alors, quand, à mon tour, je me demande pourquoi être si souvent parti, pourquoi avoir raconté quelques-uns de ces voyages dans des livres, et pourquoi continuer à le faire avec celui-ci qui n'a pourtant rien d'une légende, j'entends Annie Ernaux me donner cette réponse lumineuse : « C'est l'absence de sens de ce que l'on vit au moment où on le vit qui multiplie les possibilités d'écriture. » »

***La Fête*, 2019**

Double récit : celui de la naissance d'un spectacle et celui de la transformation d'un homme.

Au moment d'entrer dans l'aventure, Blaise Hofmann n'est qu'un écrivain voyageur qui a publié ses récits de voyage et ses expériences de berger.

« En visitant le site internet de la Confrérie des Vignerons (la connexion est très lente), je réalise que lors de la célébration de 1977, je n'étais pas né. Et qu'en 1999, j'étais en voyage tout l'été, de l'Italie au Pakistan, en passant par l'Iran. J'avais 21 ans. J'étais farouchement anti-tradition, anti-folklore, anti-patriote. Liberté et Patrie, et puis quoi encore ? La faute peut-être à quatre mois d'école de recrue qui n'avaient pas manqué de faire de moi un objecteur de conscience. La faute peut-être aussi à la commission Bergier, aux fonds juifs en déshérence, à l'argent de Mobutu, à la Suisse de Christophe Blocher.
Le monde m'ouvrait les bras. Je ne faisais alors que lire, sortir et voyager. »

Pendant ces années consacrées à la Fête, il décide de reprendre une petite vigne familiale.

Ainsi, Blaise Hofmann raconte de l'intérieur les quatre années de préparation de la Fête des Vignerons 2019, de sa nomination comme librettiste en 2014 jusqu'aux dernières étapes de création. Il plonge alors dans l'histoire de la Fête des Vignerons. Il compulse les archives, l'histoire des éditions précédentes, les anciens textes, le fonctionnement de la Confrérie, l'histoire de la viticulture.

« Dans 364 jours, 19 heures, 32 minutes et 21 secondes, il y aura là, devant moi, une arène de trente mètres de haut, 17000 mètres de surface, 700 tonnes d'acier. La Fête prendra ses quartiers dans les rues et sur les quais, avec 180 000 m2 de stands et de scènes. Je serai alors l'un des 20000 spectateurs prêts à applaudir la prestation des 5600 figurants. Je scruterai parfois le ciel, en priant pour que les nuages nous laissent jouer la première représentation. »

Au cœur du récit réside la question de la tradition : «Comment faire vivre un héritage ancien sans simplement le reproduire ? »

« Qui s'intéresse un peu à l'histoire ne finit pas recroquevillé sur lui-même. Il comprend qu'une tradition est un patchwork, que les Suisses doivent tout à la Renaissance italienne, aux Lumières, à Luther, aux

Huguenots, à l'Europe, à l'Antiquité, et donc à Rome et Athènes, mais aussi à tout le bassin méditerranéen, ce creuset des trois monothéismes.
Nous sommes tous des migrants.
Et il est bon de s'en souvenir au moment de rédiger le livret d'une Fête qui pourrait se prendre pour ce qu'elle n'est pas : l'hommage borné à une région bien définie, l'ode à un peuple « pure souche » issu d'une seule et noble racine.
On ne répétera jamais assez, la Fête est un miroir du monde qui l'entoure, la Riviera, est définitivement une terre de passage, une terre d'accueil, une terre d'immigration et de tourisme, une terre ouverte sur le monde… »

Estive, 2007

Eté 2005, dans les Alpes suisses, Blaise Hofmann, grand voyageur, pose son sac sur sa terre natale et devient berger. Son troupeau, mille brebis, « mille machines à vie » imprévisibles.

« Dans le troupeau, je suis dieu. Sur ce minuscule lopin de terre, j'expérimente la vie d'une petite société de mille membres, mille machines à vie qui consomme de l'eau, de l'herbe, produisent de la viande et des agneaux. Au sein de cette modeste société, j'ai l'arrogance d'un Prométhée qui croit dominer la nature et tire, à la place d'un autre, les ficelles de marionnettes vivantes. »

Le moutonnier se retrouve seul avec elles et deux chiens, Tina et Brina, pour l'aider à «rapercher» et à exercer un métier dont il découvre les exigences : apprivoiser les animaux, affronter la solitude, les conditions météorologiques et la rudesse de la montagne.

« C'est l'heure. Ai dormi comme une masse. Pas besoin de pousser le volet. Il fait encore nuit. Il est cinq heures. Bonjour les chiens. Tranche le pain. Quelque chose à étaler. Mâchonne distraitement. Le café bout. Trop chaud. Une lampée de Goldamine de Zoug. Remplis ma besace de croquettes et m'en vais. Tina et Brina me suivent. Le jour pointe sur la Tour du Famelon. Il fera beau. »

À travers son journal de bord, il décrit avec humour et sensibilité le quotidien de l'estive et apprend la patience, la contemplation et une autre manière d'habiter le temps.

« Jour après jour, je m'improvise berger. Vétérinaire aussi, en versant de la goutte sur les plaies pour éviter que les mouches y pondent leurs œufs, en faisant boire du vinaigre et du soufre pour guérir la fièvre, en massant les tétines avec de la pommade camphrée pour soigner les mammites, en enlevant au couteau la corne pourrie et en y appliquant une solution à base de cuivre pour lutter contre le piétin, en attendant de pouvoir, comme le vieux berger, soigner les yeux infectés en introduisant un lacet de soulier dans l'oreille opposée, préalablement tailladée au couteau. »

« Ne plus forcer, laisser faire, apprendre la contemplation active, l'attention au moindre bruit, au moindre comportement, individuel ou collectif, signe avant-coureur de la santé et de l'avenir du troupeau (une bonne école pour celui qui est d'un naturel anxieux et désordonné). »

L'Assoiffée, 2009

La narratrice semble avoir une vie parfaitement ordonnée : un compagnon, un emploi stable d'assistante de direction dans une boîte informatique et une existence relativement confortable.

Pourtant, elle ressent un profond vide intérieur. Elle a progressivement perdu le contact avec elle-même, ses désirs et ses émotions.
« Pour aller où tu ne sais pas, prends le chemin que tu ne connais pas. »

« L'écart entre ce que je cherchais dans les livres et ce que je trouvais dans ma vie se creusait. »
« J'avais renoncé à la sensibilité. Elle faisait trop mal. »

Un jour, elle décide de tout quitter et de partir à vélo, sans véritable destination ni projet précis.

« Mes premiers coups de pédales sont maladroits. Les ruelles étriquées. De vieilles dames fripées boitent en s'agrippant à leur canne. Les fenêtres m'épient, radotent ragotent, médisent. Les mêmes personnes boivent aux mêmes tables des mêmes bistrots. Cela me reprend. En toute ingénuité. Une ville entière peut-elle se tromper ? Stop, sens unique, impasse, feu rouge, passage interdit. Je connais toutefois des raccourcis pour gagner la partie. La campagne est un bel inconnu qui a appris à garder le silence pour ne pas décevoir. »

À la suite d'une crevaison, elle est accueillie par des inconnus. Au lieu de rentrer chez elle le lendemain, elle continue sa route. Son voyage devient une fuite, mais aussi une quête de liberté, de sensations et d'identité.

Elle traverse des campagnes, rencontre des personnes de milieux différents, puis arrive à Paris, où elle séjourne plusieurs mois et découvre le monde de la rue…

« Pauvreté, du latin pauper*, produit pur. Est-ce la fatigue, est-ce l'usure des nerfs ou est-ce la faim ? Le fait est que dans la rue, les êtres humains sont plus réceptifs. Leurs cordes plus sensibles et les sentiments à fleur de peau. Si la fragilité est une tare chez ceux qui n'utilisent la rue que pour se déplacer, elle retrouve sa superbe chez ceux qui y ont élu domicile. La rue, c'est comme l'ancien temps. On redevient citoyens. On ne se moque pas des infirmes. On en est tous. La rue est le seul endroit où l'on peut tout avouer sans moqueries en retour. L'imminence de la maladie et le voisinage de la mort resserrent les rangs. Après des heures de manche, on se retrouve pour partager le butin, aussi maigre soit-il. On va chercher à manger et à boire. Les biens sont si maigres qu'ils ne peuvent tuer la solidarité. Chrétiens, anarchistes, artistes, clandestins, tous dans la même merde. Liberté, égalité, fraternité, de toute manière, on n'a rien à perdre. »*

Geneviève Erard / novembre 2026